

Une surprise stratégique. La guerre du Kippour

Auteur : LCL Franc

Publié dans *Le Casoar*.



Cliché : DR

Voulue planifiée et conduite par Sadate, la guerre du Kippour, déclenchée le 6 octobre 1973, jour du Grand Pardon des Israélites (Yom Kippour) et en plein Ramadan, trouve son origine dans le sentiment de revanche provoqué par l'humiliante défaite des Etats arabes, subie lors de la Guerre des Six Jours, en 1967. Au plan international, la situation paraissait bloquée, quel que soit leur instigateur, toutes les tentatives de paix ayant régulièrement échoué face à l'intransigeance des parties en présence. Lorsqu'il succède à Nasser en septembre 1970, le président Sadate mesure la nécessité de faire évoluer la situation, fort désavantageuse à l'égard de l'Egypte, car d'une part elle menaçait sa survie politique et d'autre part, conduisait lentement mais sûrement le pays à la ruine. Sadate se convainc rapidement qu'une nouvelle guerre avec Israël pourrait, seule, redistribuer les cartes sur l'échiquier du Moyen-Orient et il met rapidement le président syrien, Hafez al Assad dans son jeu. Cette décision des présidents égyptien et syrien a été prise à l'aune de la réduction en leur faveur du rapport de forces face à l'armée israélienne. Il est flagrant qu'à la

veille du conflit, pour les armées arabes, rééquipées en matériel moderne par l'Union soviétique et réalignées sur leurs tableaux d'effectifs, s'étant méthodiquement entraînées à la conduite d'un conflit moderne dans un contexte offensif et faisant preuve d'un excellent moral dû à l'entretien systématique d'un esprit de revanche, l'occurrence de vaincre Tsahal lors d'un conflit armé se présentait sous de bien meilleures auspices qu'en 1967. *A contrario*, les généraux israéliens faisaient preuve vis-à-vis de leurs adversaires arabes d'un écrasant complexe de supériorité qui leur faisait un peu perdre le sens des réalités. Comme toute armée vainqueur, l'armée israélienne subit à cette époque un effet pernicieux de dégradation et de délitement de ses qualités qui se répercutait sur l'ensemble de son système se manifestant notamment par le recours à une stratégie de stricte défensive.

S'agissant du milieu où vont se dérouler les opérations, il s'agit des deux glacis conquis par Israël en 1967 pour compenser son manque de profondeur stratégique, le désert du Sinaï au Sud et le plateau du Golan, face à la Syrie, au Nord. Le premier, englobant la zone orientale du Canal inclut la ligne de défense Bar Lev et se présente sous la forme d'un rectangle de 200 kilomètres sur 100, légèrement accidenté, et donc très ouvert. Le second, beaucoup plus accidenté, est dominé au nord par le Mont Hermon. Dans un cas comme dans l'autre, compte tenu de la nature de la zone désertique, la progression des blindés est liée aux axes, ce qui rend leur contrôle essentiel pour le déroulement de la manœuvre. Ces axes sont aussi indispensables aux Israéliens pour effectuer les mouvements de balancement de leurs forces d'un théâtre à l'autre. Tout ceci fait que les carrefours constituent des objectifs majeurs pour un camp et des points clés essentiels à défendre pour l'autre.

S'agissant de la conduite des opérations, trois phases successives peuvent être identifiées :

- L'offensive égypto-syrienne du 6 au 13 octobre.
- La réaction offensive israélienne du 13 au 16 octobre.
- L'exploitation israélienne du 16 au 25 octobre.

S'agissant de l'offensive égypto-syrienne, elle est lancée le 6 octobre, par le franchissement en force du Canal en plein jour, à 14 heures, par l'armée égyptienne, ce qui surprend totalement le commandement israélien, complètement pris à dépourvu et dont les premières réactions offensives locales sont toutes vouées à l'échec, au prix de pertes sensibles. Simultanément, l'armée syrienne attaque sur le Golan où elle parvient à percer le dispositif de défense israélien dans le sud. Les jours suivants, les Egyptiens progressent dans le Sinaï et les Syriens parviennent à contrôler la moitié du Golan. Face à cette offensive coordonnée, l'état-major israélien monte une contre-offensive générale qui échoue par manque de coordination, mais qui parvient quand même à endiguer la progression syrienne sur le Golan. Dès le 9, Tsahal reprend l'ascendant sur le Golan, tandis qu'au sud, d'une façon inexplicable, les Egyptiens ne cherchent pas à exploiter leur succès initial en s'emparant des points clés du Sinaï, et même stoppent leur progression.

La réaction israélienne vis d'abord à juguler la menace la plus dangereuse, c'est-à-dire l'offensive syrienne sur le Golan qui leur permettrait de déboucher directement en Israël. Les Syriens sont rejetés sur leurs bases de départ, et la reprise de l'offensive égyptienne dans le Sinaï, visant à soutenir les Syriens est bloquée sur sa ligne de débouché, alors que les objectifs en étaient les cols du Sinaï, lesquels auraient dû, en toute logique, constituer l'objectif initial égyptien. Contre-attaquant dans la foulée, la

division blindée du général Sharon atteint le Canal dès le 15.

L'exploitation israélienne a lieu dans la foulée. Une tête de pont est établie sur la rive occidentale du Canal et la 3^e armée égyptienne s'y trouve menacée d'encercllement. Toutes les contre-attaques égyptiennes se soldent par un échec. Le 22 octobre, le Conseil de Sécurité adopte la résolution 338 qui « impose » un cessez-le-feu. Celui entre dans les faits sur le front nord, face à la Syrie, mais pas au Sud, face à l'Egypte. Le 23, les Israéliens échouent dans leur tentative de s'emparer de Suez, mais parachèvent l'encercllement de la 3^e armée égyptienne. Le soir du 23, le cessez-le-feu devient effectif sur l'ensemble du front Sud.

Moins d'une semaine plus tard, alors que l'ONU déploie des Casques bleus dans la zone du Canal, des émissaires égyptiens et israéliens se rencontrent à hauteur du km 101 sur le Canal, et le 11 novembre suivant, un accord d'armistice qui prévoit un échange de prisonniers est paraphé. En janvier, les Israéliens replient leurs troupes à une trentaine de kilomètres à l'est du Canal dont les Egyptiens récupèrent le contrôle des deux rives. La zone tampon entre les belligérants se trouve neutralisée par les Casques Bleus. En mai, un accord similaire est conclu entre Israël et la Syrie et des Casques Bleus sont déployés sur le Golan.

Par ailleurs, ce nouveau conflit, en pleine Guerre froide a donné lieu à une gesticulation militaro-diplomatique entre Washington et Moscou : alors que Moscou mettait en place, dès le 9 octobre, un pont aérien entre l'URSS, l'Egypte et la Syrie en vue d'acheminer des armements et des munitions vers ses alliés arabes, la VI^e Flotte américaine se regroupait et se déployait au large de la Crète, ce qui n'a pas empêché ces deux Grands d'être les acteurs majeurs des résolutions du Conseil de Sécurité visant à instaurer un cessez-le-feu dans la région.

Enfin, ce conflit a occasionné le premier choc pétrolier, destructeur pour les économies occidentales, les puissances arabes, alors majoritaires au sein du cartel de l'OPEP ayant parfaitement bien compris le poids que leur donnait le pétrole dont les cours à la vente pouvaient être utilisés comme une redoutable arme économique.

La première conséquence de ce conflit a été un brutal électrochoc de la population israélienne qui a vu ses certitudes relatives à l'invulnérabilité de son armée et l'infailibilité de ses services de renseignement voler en éclats. Une véritable crise morale s'est abattue sur la société israélienne, en dépit de l'indéniable succès militaire final. Quant aux puissances arabes, en dépit de leur échec militaire, elles ont remporté un indéniable succès politique : en ayant réussi à briser le mythe de l'invincibilité israélienne, en démontrant la redoutable efficacité de l'arme du pétrole et en étant arrivés à faire monter la pression entre les deux Grands, Le Caire et Damas sont parvenus à ressouder le monde arabe tout en donnant une dimension globale et mondiale à un conflit, initialement très localisé. Anouar al Sadate a gommé l'image de vaincu héritée de Nasser et pouvait dès lors envisager des négociations d'égal à égal avec Israël. Le processus de paix israélo-égyptien de 1978 est l'enfant naturel de la guerre du Kippour.

Les enseignements opérationnels tirés de ce conflit de haute intensité à grande échelle se révèlent mitigés, quarante ans après les faits. L'engouement porté d'emblée sur l'emploi des missiles anti-char à courte et moyenne portée allant chez certains jusqu'à prôner l'abandon pur et simple de la composante blindée s'est révélé très

exagéré. Certes, les pertes israéliennes en chars dues aux missiles adverses ont été énormes, mais deux facteurs conjoncturels peuvent les expliquer : d'abord, le commandement israélien avait un peu tendance à engager ses chars dans toutes les types de missions, quel que soit l'environnement et le terrain, d'où l'accroissement de leur vulnérabilité¹. Ensuite et surtout, le caractère particulièrement ouvert du milieu désertique se prêtait tout particulièrement à l'emploi de missiles filo-guidés qui n'étaient gênés par aucun masque ou obstacle au cours de leur trajectoire. En revanche, l'importance du C2 – intégrant le renseignement - dans la manœuvre s'est révélée tout à fait déterminante et ce constat n'a fait que croître et embellir lors de l'ensemble des conflits suivants. Autre enseignement majeur, l'importance de disposer d'une flotte plus que significative de vecteurs routiers porte-chars pour effectuer des balancements de forces stratégiques, tels que le commandement israélien a été amené à le faire entre le Golan et le Sinaï.

Bref, l'étude de ce conflit, un peu passé de mode, pourrait avantageusement être remise au goût du jour, tant pour démontrer les mécanismes d'un cas école de surprise stratégique que pour remettre en perspective une multitude d'enseignements opérationnels tirés d'un engagement majeur en milieu désertique, alors que ce type de milieu revient d'actualité.

¹ Pour ne citer qu'un exemple, les généraux israéliens, Sharon le premier, avaient un peu tendance à lancer leurs unités blindées dans de véritables « charges » sans aucun soutien d'infanterie ni appui d'artillerie, et parfois même sans aucun éclairage préalable. Quant aux

formations aériennes israéliennes, elles ont trop souvent été engagées directement dans des missions d'appui au sol (CAS) sans avoir, au préalable, simplement circonscrit la réalité de la menace représentée par la défense aérienne ennemie.